



SEANCE DU 09 MAI 2017.  
Restitution de l'intervention de :  
Jean-Robert ALCARAS

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Michèle, André, Gilles

TITRE : Travail et aliénation : devenir étranger à soi-même ?  
1<sup>ère</sup> partie

**Jean-Robert Alcaras** : Bonsoir et bienvenue à cette dernière soirée de cours de l'université populaire pour l'année 2016-2017.

"Travail et aliénation : devenir étranger à soi-même ?", je vais vous expliquer de quoi il s'agit mais je crois que le titre est assez explicite ; je vous propose dans une petite introduction de vous dire quels sont les éléments que j'ai retenu pour définir le thème de ce soir.

La première chose c'est évidemment que l'aliénation concerne directement le thème que vous avez choisi l'année dernière, le thème de "L'étrange, et de l'étranger".

À partir du Trésor de la Langue Française nous avons d'une part :

- L'aliénation qui concerne une chose : *DR. CIVIL. Action de transmettre la propriété d'un bien, d'un droit, etc. à autrui. Aliénation d'un domaine, d'une terre (Ac. 1798-1932).*

Le sens dérivé c'est l'action de transmettre la propriété d'un bien, d'un droit à autrui, c'est ce qu'on appelle l'aliénation d'un domaine et d'une terre, et puis le sens dérivé finalement de ce concept d'aliénation d'un bien, d'une propriété c'est l'aliénation concernant une personne : *Une pers. considérée dans ses rapports avec elle-même] Fait de devenir étranger à soi-même, de perdre l'esprit* et qui désigne cette fois-ci le fait de devenir étranger à soi-même et donc évidemment par le sens dérivé, de perdre l'esprit.

On voit bien que le deuxième sens découle du premier parce que c'est au sens de s'appartenir à soi-même et donc quelqu'un qui ne s'appartient plus à lui-même, quelqu'un qui ne serait plus maître de lui-même comme on peut être maître de chez soi, serait aliéné de la même façon qu'on est aliéné d'une propriété dont on aurait cédé précisément la propriété.

Le dictionnaire continue :

- *PSYCH. Troubles psychiques profonds privant un individu de ses facultés mentales. Aliénation d'esprit (vx), mentale ou absol. Aliénation, ceci s'applique*

forcément dans le domaine de la psychologie, de la psychiatrie, troubles psychiques profonds privant un individu de ses facultés mentales, on parle ici de l'aliénation de l'esprit.

- Au sens philosophique et sociologique : *PHILOS., SOCIOLOG.* Privation de libertés, de droits humains essentiels éprouvés par une personne ou un groupe social sous la pression de facteurs permanents (Hegel) ou historiques (Marx) qui l'asservissent à la nature ou à une classe dominante. Aliénation économique, politique, religieuse, privation de liberté, de droits humains essentiels, je ne l'aime pas trop d'ailleurs cette deuxième définition...

En ce sens on parle d'aliénation économique, politique ou religieuse, je trouve que cette définition n'est pas bonne mais peu importe parce que je vais vous en parler. En tout état de cause là aussi les deux sens sont liés puisque l'idée c'est que l'aliénation sociale, économique, politique, culturelle, religieuse, conduit finalement à des troubles qui sont de l'ordre du trouble mental ou du trouble psychique et c'est pour cela que l'on parle d'aliénation. Donc à priori cela a plutôt un sens négatif.

Bien sûr comme il y a beaucoup de Marx derrière cela, que Marx lui-même s'est inspiré de Hegel pour évoquer ces questions-là, dont on a déjà un petit peu parlé avec Philippe Mengue en début d'année. Cette aliénation était en lien avec le travail. C'est comme cela que j'explique le titre "Travail et aliénation : devenir étranger à soi-même ?"

Oui, effectivement pour Marx le travail est un élément fondamental d'aliénation qui fait que le prolétaire devient étranger à lui-même dans un monde d'exploitation capitaliste.

C'est la première raison qui m'a fait tout de suite penser à évoquer la question de l'aliénation lorsque vous avez choisi ce thème l'année dernière.

La deuxième raison pour laquelle j'y ai pensé c'est parce que je me suis dit que très clairement, très certainement, je ne serais pas le seul à vouloir parler de cette question, ce qui a bien été le cas, quelques-uns parmi nous l'ont évoqué, à commencer par Philippe Mengue et par Joëlle Molina évidemment. Philippe Mengue plutôt sous l'aspect philosophique, quoique la question psychanalytique a été évoquée pour faire appel ensuite à Hervé Castanet et puis Joëlle qui est revenue sur cette question du point de vue de la psychanalyse plus encore que de la psychiatrie.

Je m'attendais donc bien à ce que ce sujet soit déjà abordé mais je m'attendais à ce qu'on tombe sur un os et je crois que cela n'a pas manqué. On est tombé sur un os et pour tous ceux qui justement ont suivi ces cours, ont essayé d'y réfléchir et de faire des liens entre les différentes fois où l'on a parlé d'étrangeté à soi-même, d'étrangèreté à soi-même et d'étrange étrangèreté et d'aliénation, en fait il y a quelque chose qui ne tourne pas tout-à-fait rond, je voulais vous proposer d'y réfléchir.

Pourquoi cela ne tourne pas tout-à-fait rond ? Parce que, je passe évidemment sur les cours de Joëlle, d'Hervé et un petit bout du cours de Philippe Mengue sur l'aspect strictement psy. Dès que Philippe a commencé son cours il nous a parlé aussi d'un autre aspect de l'aliénation qu'il a présenté aussi comme le fait d'être étranger à soi-même et qui était quelque chose de lié pratiquement à une posture incontournable du philosophe, le philosophe qui serait nécessairement un étranger.

Je reprends un e.bulletin, et là je remercie les membres courageux mais de moins en

moins nombreux de l'équipe, où Philippe dit à deux moments *"ce sentiment de ne plus être, de ne pas être au monde qui est celui du philosophe, le monde lui apparaît en effet comme étrange et comme étranger et le philosophe se dit régulièrement mais qu'est-ce que je fais là ?"* C'est l'expression qu'il avait lui-même employé de manière orale, un peu plus loin il nous a dit : *"la philosophie repose toute entière en fait sur cette étrangeté au monde, sur l'étonnement philosophique, la pensée est indissociable de l'étonnement, la pensée a même pour point de départ et pour commencement l'étonnement et comment pourrait-il y avoir étonnement sans se sentir un peu étranger à ce qui se passe autour de nous"*.

On commence à voir qu'il y a un os. Finalement à travers cette deuxième version des choses, ce que Philippe Mengue met en avant c'est quelque chose qui est essentiel à la pensée, à la philosophie. À priori quelque chose de plutôt positif, de plutôt émancipateur, quelque chose qui grandit, qui anoblit l'être humain et de l'autre côté quand on prend l'aspect aliénation en un sens peut-être un peu plus premier, il y a quand même un caractère particulièrement négatif. Dire que le philosophe serait nécessairement étranger au monde, donc finalement serait nécessairement un aliéné, cela pose quand même un problème parce que finalement cela donnerait un regard négatif sur la posture de base du philosophe, à moins qu'il y ait un problème et c'est ce problème auquel je voulais vous faire réfléchir.

D'autant plus que l'on a déjà quasiment la solution à ce problème, notamment grâce au cours d'Anouk, et d'autres cours à côté, mais je crois qu'Anouk avait posé cela de manière centrale où elle nous avait dit dans sa présentation : *"ce dont je vais vous parler ce n'est pas d'aliénation, je vais vous parler de l'étrangement"*.

C'est-à-dire cette façon de regarder le monde qui nous entoure comme si nous étions des étrangers, je relis avec vous : *"Depuis l'Antiquité, des penseurs et écrivains ont exploré ce procédé littéraire et philosophique qui consiste à placer, dans une société donnée, un étranger fictif, faussement naïf, ignorant des codes afin qu'il en dévoile les dysfonctionnements, masqués aux autochtones par les automatismes de l'habitude. Décentrement... distanciation, ces idées sont contenues dans le terme « étrangement », appartenant au vocabulaire du XVI<sup>e</sup> siècle et réutilisé par un critique pour désigner ce procédé : est « étrange » dans cette perspective non pas le surnaturel ou l'inquiétant, mais la réalité la plus familière quand elle est observée d'un œil neuf"*.

Il s'agit en fait d'évoquer les capacités de décentrement, de distanciation, et là évidemment on voit que "jouer à l'étrangement" c'est "jouer au philosophe" et revenir à une forme de tradition socratique, sur laquelle d'ailleurs je vous proposerai quelques mots dans la suite de ce cours.

Donc on voit bien le problème, c'est que à priori se sentir étranger cela peut être interprété comme étant de l'aliénation, cela peut être interprété comme étant de l'étrangement, et l'on pourrait dire que oui au fond ce sont deux mots différents pour désigner la même chose. Cela ne peut pas être la même chose puisque cela pose véritablement des options, des connotations qui sont absolument différentes. D'autant plus que je pourrai m'appuyer aussi, et vous connaissez ma passion pour Hannah Arendt, je peux vous expliquer pourquoi : c'est qu'à partir de la méconnaissance complète de la mécanique et de la technique économique, Hannah Arendt a été capable d'envisager l'avenir économique de manière beaucoup plus lucide que n'importe quel prix Nobel d'économie de son époque.

Comme économiste cela force le respect et cela m'a amené à un peu me décentrer par rapport à ma propre discipline, à faire un peu d'étrangement aussi en allant fouiller des textes pour lesquels je n'étais pas franchement formé. Chez Hannah Arendt la question de

l'aliénation est une de ses thématiques fondamentales, sauf qu'elle emploie moins souvent le terme d'aliénation que d'autres termes que nous allons retrouver tout de suite dans la citation que je vais commenter. C'est le terme de désolation ou le terme d'abandon mais qu'elle peut employer aussi parfois elle-même par substitution avec le terme d'aliénation.



Hannah Arendt  
1906 – 1975

Mon objectif est de juste vous montrer l'intérêt de la réflexion que l'on peut avoir ensemble ce soir, "l'os" va apparaître dans une citation que j'ai choisie parmi d'autres extraite de "*Crise de la culture*" d'Hannah Arendt, l'un de ses textes les plus célèbres, où il est question d'une discussion critique autour de la notion de la culture de masse qui selon Hannah Arendt n'existe pas.

Il n'y a pas de culture de masse tout simplement parce que selon elle la masse ne cherche pas à se cultiver mais à se divertir. Donc en visant à discuter de manière critique cette notion de culture de masse, Hannah Arendt dit qu'en fait le problème posé à la culture aujourd'hui est un problème qui s'est posé bien avant l'avènement des sociétés de masse. Il s'est posé dès que s'est constitué une bonne société qui pouvait exister à la cour des rois avant finalement d'exister dans les sociétés de masse que nous avons connues au 20ème siècle.

C'est justement pour montrer le parallèle qu'il y a entre la vie à la cour par exemple de Louis XIV au 17ème siècle et la vie dans une société de masse et les sensations psychiques que des individus baignés dans ce type de vie de société qu'ils peuvent être amenés à ressentir, que Hannah Arendt va justement souligner le problème.

C'est une situation du tout début du livre « *Crise de la Culture* » où j'ai juste changé l'ordre des mots pour que ce soit plus limpide pour tout le monde : *"En fait, tous les traits que la psychologie collective a découverts entre-temps dans l'homme de masse, l'homme vivant dans la société de masse, sont d'abord apparus dans la bonne société, donc à la cour, où il n'était pas question de masse numériquement parlant :*

Et voilà les caractéristiques de la psychologie collective :

- *son abandon (et l'abandon n'est ni l'isolement ni la solitude) indépendant de sa faculté d'adaptation.* On va revenir sur cette fameuse question de l'abandon dans la seconde partie qui est un terme que l'on peut trouver plus souvent traduit par désolation en français,

- *son excitabilité et son manque de critères ;*
- *son aptitude à la consommation, accompagnée d'incapacité à juger, ou même à distinguer ;*
- *par-dessus tout, son égocentrisme et cette destinale aliénation au monde qu'on prend depuis Rousseau pour une aliénation à soi"*

Je suis désolé, je n'ai pas eu le temps de fouiller tout Rousseau mais, en tout état de cause ce qui me semble intéressant c'est la dernière phrase : d'abord l'aliénation serait en quelque sorte la destinée de l'homme qui vit dans la bonne société ou qui vit dans la société de masse. Autrement dit, il serait difficile d'échapper à cette destinée d'aliénation et que d'autre part et surtout ce qui me semble intéressant c'est qu'elle parle d'aliénation au monde que l'on confondrait avec l'aliénation à soi.

Autrement dit il y a deux questions en une : il y a la question qui consiste à dire est-ce que je suis étranger à moi-même et la question : est-ce que je suis étranger au monde dans lequel je vis et auquel j'appartiens. En fait Hannah Arendt va faire systématiquement le lien entre les deux. C'est en faisant le lien entre les deux que justement on pourra mieux distinguer les deux et mieux comprendre la différence entre l'étrangement et l'aliénation.

Ma conclusion ce sera que le philosophe n'est pas et ne doit pas être aliéné mais par contre il doit être forcément un étranger, étranger au monde mais pas étranger à lui-même, donc il n'y a pas de suspense, vous avez déjà la conclusion essentielle !

## **1/ L'aliénation comme condition de l'émancipation ?**

Avec un point d'interrogation car, évidemment, si certains ont cru aux 18ème, 19ème siècles que l'aliénation pourrait être paradoxalement, je devrais dire dialectiquement, une condition de l'émancipation humaine, on n'y croit plus beaucoup aujourd'hui. On n'y croit plus du tout et Hannah Arendt a fait partie de ceux qui nous ont aidé à ne plus y croire.

En tous cas pendant longtemps on a pensé que l'aliénation était une condition de l'émancipation et finalement, c'est ce que l'on va voir dans un premier temps en revenant sur Marx et un petit peu sur Hegel. En fait c'est parce que, paradoxalement, cette aliénation a été vue comme étant positive puisque source potentielle d'émancipation qu'on a pu confondre, comme dit Hannah Arendt, aliénation à soi et aliénation au monde, étrangèreté à soi et étrangèreté au monde. Les confondre tous les deux puisque finalement les deux pouvaient être une source d'émancipation.

Mais finalement les choses ont changé et au 20ème siècle, notamment grâce à HA mais pas seulement. On a été amené à ne pas envisager l'aliénation d'une manière émancipatrice, de considérer que l'aliénation était en fait une impasse dans laquelle il fallait absolument éviter de se fourvoyer et de se perdre. Bien sûr il fallait penser l'émancipation à partir d'autre chose qu'à partir de l'aliénation elle-même.

Je vais vous proposer d'abord de revenir un peu à Marx et un petit peu à Hegel dans un premier temps puisque c'est quand même eux qui ont pensé cette chose-là. Nous verrons comment ils ont pu envisager l'aliénation comme étant un facteur dialectique, c'est-à-dire paradoxal d'émancipation.

Puis nous verrons qu'il n'y a pas que le travail qui peut être la cause de l'aliénation et donc cela peut nous faire très largement sortir des thèses de Marx mais que finalement tant qu'on reste sur une conception positive de l'aliénation émancipatrice... Il n'y avait pas de

raison fondamentale de faire la distinction entre les deux formes d'aliénation dont je suis parti dans l'introduction.

### **A/ De l'aliénation à l'émancipation par le travail (de Hegel à Marx)**

Je ne vous apprends rien et en plus Philippe y est revenu mais cela me semblait quand même assez difficile de passer cette année sans revenir au moins deux fois sur Marx et sur Hegel.

Marx a utilisé énormément la notion d'aliénation même si on va revenir à Althusser tout-à-l'heure. On peut penser qu'il a utilisé beaucoup plus ce concept d'aliénation dans sa jeunesse que dans ses écrits de maturité, notamment dans les *Manuscrits de 1844*. Marx est né en 1818, il avait donc 26 ans, ce sont vraiment des manuscrits de jeunesse dans lesquels il évoque à de très nombreuses reprises la question de l'aliénation. Il lui consacre même une partie entière de ces manuscrits.

Je me suis demandé d'abord s'il n'y avait pas un problème de traduction comme cela peut arriver parfois, et justement dans les manuscrits il y a une note du traducteur que j'ai demandé à François Riether de bien vouloir commenter ces propos par rapport aux concepts, en allemand, qui sont employés par Marx pour décrire l'aliénation.

*“Marx emploie ici le terme Entfremdung. Mais il utilise aussi, avec une fréquence presque égale, celui de Entäusserung. Étymologiquement, le mot Entfremdung insiste plus sur l'idée d'étranger tandis que Entäusserung marque plus l'idée de dépossession. Nous avons pour notre part renoncé à tenir compte d'une nuance que Marx n'a pas faite puisqu'il emploie indifféremment les deux termes.*

*Hegel ne faisait pas non plus la différence et il nous a semblé inutile de recourir au procédé de M. Hippolyte qui a créé, dans sa traduction de la Phénoménologie, le mot extranéation. Là où Marx, pour insister, utilise successivement les deux termes, nous avons traduit l'un des deux par dessaisissement. Quand Marx utilise l'adjectif entfremdet, nous avons traduit, lorsque c'était possible, par rendu étranger. Mais le terme aliéné n'a pas été réservé uniquement pour rendre entäussert“*

Note du traducteur des *Manuscrits de 1844*.

**François Riether** : Marx, comme vous le savez, écrivait en allemand et il n'y a pas de traduction parfaite. Il faudrait à chaque fois un paragraphe pour expliquer les mots et je pense à la parole de Merleau-Ponty qui disait «*pour bien comprendre la dialectique il faut parler allemand* ». Marx utilise deux mots indifféremment : d'abord Entäusserung et puis Entfremdung. Ces deux mots sont formés de la particule allemande Ent qui indique le début d'une action dans les deux cas. Entäusserung où on retrouve la racine aussen qui signifie l'extérieur ein äusserung c'est une expression, un discours, une déclaration. Alors dans ein Entäusserung on retrouve le premier sens que tu signalais c'est-à-dire une dépossession, premier sens matériel d'un objet de l'aliénation, alors que dans Entfremdung on retrouve la racine freind qui en allemand veut dire étranger. Entfremdung c'est vraiment devenir étranger à soi-même, c'est-à-dire le sens précis d'aliénation.

Entäusserung on pourrait plutôt le traduire par devenir extérieur à soi-même et Entfremdung on pourrait plutôt le traduire par devenir étranger à soi-même. Je signale que Marx utilisait dans sa jeunesse indifféremment les deux termes et plus il a avancé dans la construction de son idéologie, plus il utilisait Entfremdung et moins il utilisait Entäusserung en

montrant par là qu'il se détachait de plus en plus de la philosophie de Hegel. Cela me semble important de faire la distinction entre être extérieur à soi-même et être étranger à soi-même.

**Jean-Robert Alcaras** : Merci beaucoup François. Donc finalement on n'a pas vraiment de soucis par rapport à cela même si on aurait pu en avoir car, comme tu dis, on ne peut pas comprendre la dialectique si on ne parle pas l'allemand. Marx pensait exactement la même chose, puisque c'est un des reproches qu'il a fait à Proudhon lorsqu'ils se sont fâchés à partir de 1846, 1847 et notamment dans *Misère de la philosophie* qui est un pamphlet à destination de Proudhon. Dans lequel précisément, pratiquement de manière explicite et un peu entre les lignes, Marx sachant que Proudhon ne lisait pas l'allemand et comme Proudhon en fait a appris la dialectique à partir de gens qui lui ont expliqué la dialectique telle qu'elle était écrite par les allemands, Marx se permet de rejeter Proudhon en disant qu'en fait il parle de dialectique mais il parle sans savoir puisqu'il ne lit pas l'allemand. Merleau-Ponty fait aussi référence je pense à ce passage-là.

Bref, on n'a pas de problème mais on aurait pu en avoir. On reviendra d'ailleurs sur cette question à propos d'Hannah Arendt qui elle, en plus, avait le malheur de penser en allemand, d'écrire en anglais, et nous avons des traductions en français de textes écrits en anglais mais pensés en allemand. Cela fait des complications dans la lecture d'Hannah Arendt. Je sais à quel point parfois les problèmes de traduction peuvent poser souci. Merci François de nous avoir exonérés de toute nuance sur ce point-là, même s'il y en a, mais cela n'est pas dramatique.

Plutôt que de vous faire une leçon sur les théories de l'aliénation de Marx, je vous propose juste quelques extraits des *Manuscrits* où vous allez voir qu'il y est vraiment question d'aliénation de manière profonde :

*“Ce fait n'exprime rien d'autre que ceci : l'objet que le travail produit, son produit, l'affronte comme un être étranger, comme une puissance indépendante du producteur. Le produit du travail est le travail qui s'est fixé, concrétisé dans un objet, il est l'objectivation du travail. L'actualisation du travail est son objectivation. Au stade de l'économie, cette actualisation du travail apparaît comme la perte pour l'ouvrier de sa réalité, l'objectivation comme la perte de l'objet ou l'asservissement à celui-ci, l'appropriation comme l'aliénation, le dessaisissement”*

On n'est pas obligé de tout comprendre, mais le propos, c'est cette thèse fondamentale de Marx qui est qu'à travers le processus de travail dans la société capitaliste, dans le système capitaliste. Le prolétaire ; qu'il le veuille ou pas, quel que soit l'intérêt de ce qu'il fait, est amené nécessairement à être dépossédé de ce qu'il est par de multiples dimensions.

Aujourd'hui c'est intéressant, on peut avoir des lectures différentes des textes par rapport à ce qu'on pouvait faire il y a encore vingt ans. C'est qu'en fait, évidemment, aujourd'hui tous ces textes sont disponibles dans des versions numériques donc on peut taper un mot clé et vérifier le nombre de fois où le mot clé est présent, c'est absolument phénoménal le nombre de fois où on peut trouver le mot aliénation dans ce texte.

*« La réalisation du travail se révèle être à tel point une perte de réalité que l'ouvrier perd sa réalité jusqu'à en mourir de faim ».*

En fait c'est là où la philosophie rejoint la réalité puisque le lumpen prolétariat est un prolétariat affamé dans la réalité de ce que vivent nombre des ouvriers du 19ème siècle.

*« Toutes ces conséquences se trouvent dans cette détermination, l'ouvrier est à l'égard du produit de son travail dans le même rapport qu'à l'égard d'un objet étranger »*

Alors même que c'est son travail

*« La propriété privée résulte donc par analyse du concept de travail aliéné, c'est-à-dire d'hommes aliénés, du travail devenu étranger, de vies devenues étrangères, d'hommes devenus étrangers »*

Ce sont quelques exemples parmi tant d'autres. Ce qui m'intéresse ici ce n'est pas trop de rentrer dans le détail de cette théorie de l'aliénation, que de finalement vous dire ou vous rappeler par quels moyens Marx a fait dialectiquement de cette aliénation, donc de cette chose absolument catastrophique à priori, de ce vécu de souffrance des ouvriers, des prolétaires qui voulaient être décrits par ces textes philosophiques. Comment a-t-il pu en faire quelque chose qui puisse être positif, quelque chose qui pourrait être source d'émancipation ?

Je crois qu'il n'y a pas de mystère pour tout le monde, il s'agit donc bien sûr de cette fameuse lecture dialectique de l'histoire. Une lecture dialectique de l'émancipation de la classe ouvrière, avec l'idée finalement que le fait que les prolétaires deviennent étrangers à eux-mêmes est une des conditions fondamentales pour créer l'homme nouveau. La société communiste, précisément, en aura besoin pour arriver à dépasser les contradictions capitalistes. Je vous donnerai une citation tout-à-l'heure très connue et qui est assez explicite à cet égard.

Alors comment cela fonctionne et pour aller très vite et ne rappeler que quelques traits saillants ?

D'une part, le prolétaire aliéné apprend son caractère fondamentalement remplaçable tel un objet remplaçable par un autre objet. Le travailleur est dépossédé de toute forme de personnalisation dans son travail : ce qu'il fait n'importe qui d'autre peut le faire et il vit dans sa propre expérience son caractère remplaçable. Évidemment c'est très difficile pour soi de se sentir remplaçable, par exemple la fameuse séquence du film où l'on voit Chaplin devenir lui-même un des rouages de la machine à laquelle il contribue. Une souffrance évidemment fondamentale sauf que cette souffrance a quelque chose de dialectiquement positif.

C'est un des exemples du raisonnement que Marx peut faire à cette époque-là, parce que, finalement le prolétaire apprend dans sa chair, dans sa propre expérimentation que seul il n'est rien mais que collectivement il récupère un pouvoir d'action qui est absolument infini. Autrement dit et c'est ce que dira *l'Internationale* qui n'est pas signée de Marx, ni d'Engels « nous ne sommes rien, soyons tout ». Nous ne sommes rien individuellement dans le système capitaliste, mais par contre on peut devenir tout si effectivement on se rassemble et que l'on fait plus que se révolter. On fait la révolution, on renverse le système et on devient maître de notre propre système.

Bien sûr à travers, notamment, la grève, à travers des actions collectives, à travers des luttes ouvrières, l'ouvrier aliéné, cette souffrance va l'amener à quelque chose de très positif : son émancipation ou sa libération. Et donc il devient ainsi l'être collectif, l'être qui ne peut se



penser que collectivement, avec et pour le collectif avec lequel il agit. C'est une condition difficile, un mauvais moment à passer en quelque sorte, mais quelque chose qui pourra s'avérer payant à l'avenir. Depuis l'histoire est passée et l'on n'y croit plus beaucoup. Donc premier exemple du caractère dialectiquement positif, émancipateur de quelque chose qui a priori ne l'est pas.

Deuxième exemple, c'est évidemment la fameuse théorie de Marx sur l'accession à une conscience de classe : l'ouvrier, le prolétaire n'a pas conscience de la classe à laquelle il appartient et sa condition misérable et l'aliénation à laquelle il est soumis va l'amener à prendre conscience de sa classe, de ses intérêts de classe et évidemment de la lutte qu'il doit conduire avec ses camarades, avec ses frères.

Et puis autre exemple, bien sûr plus c'est dur et plus la révolte, la révolution finale sera pratiquement inéluctable. Autrement dit, il n'y a que dans cette souffrance terrible du prolétariat que la révolution, la lutte finale, et les lendemains qui chantent s'avèrent possibles (cf les paroles de *l'Internationale*).

On est donc dans une vision que l'on a souvent qualifiée d'eschatologique, une vision qui est d'ailleurs assez comparable à la vision que propose le christianisme. Sauf que, finalement, le christ sauveur dans sa souffrance et dans son sacrifice de lui-même devient un christ collectif, autrement dit il y a nécessairement un chemin de croix, une sorte de semaine sainte inéluctable pour le prolétariat, mais de cette souffrance naîtra la libération collective.

C'est très intéressant et très important car on voit, qu'en fait, à cette époque-là Marx pense que l'aliénation peut créer une prise de conscience collective, donc peut générer de la pensée ? C'est très important par rapport à ce que dira Hannah Arendt, une pensée critique, une pensée subversive, une pensée révolutionnaire pour parler comme Marx et évidemment peut être source d'une action politique collective qui devrait s'avérer décisive dans un renversement dialectique de l'histoire.

J'ai mis Engels même si à l'époque des *Manuscrits*, Marx ne le connaissait pas encore et donc dans le fameux *Manifeste du Parti Communiste*, il y a, à la toute fin du chapitre 2 une phrase très explicite à cet égard :

*A la place de l'ancienne société bourgeoise*, Marx et Engels décrivent là les lendemains qui chantent, une fois les moments difficiles, une fois la crucifixion du prolétariat passée, il y aura la résurrection en quelque sorte. *À la place de l'ancienne société bourgeoise avec ses classes et ses antagonismes de classe, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous.* Tout cela évidemment s'appuie d'abord sur un mauvais moment, un très mauvais moment à passer.

Sur ce point-là Marx et son ami Engels sont quand même très ambigus parce que , finalement, les défenseurs des travailleurs oui peut-être mais d'abord les défenseurs de la souffrance des travailleurs. On va voir à ce titre-là un certain nombre de marxistes ou de marxistes, cela va être difficile de faire la distinction entre certains mouvements qui veulent être fidèles à la pensée de Marx et qui donc vont s'opposer à Staline, à Lénine, à toute autre forme d'interprétation dominante au 20ème siècle. Ils vont dire finalement qu'il ne faut surtout pas que le système progresse et que la condition des travailleurs progresse, tant que le système est capitaliste. Cela veut dire par exemple qu'un vrai marxiste devrait être contre la

sécurité sociale... En tout cas ce que je veux montrer ici, c'est que de l'aliénation et donc de la souffrance psychique qui existe, il y a la possibilité d'envisager quelque chose de positif.

Dernière petite chose puisque je parlais quand même du travail : attention, le travail pour Marx n'est pas en lui-même aliénant, c'est le travail salarié dans les conditions du système capitaliste qui effectivement est aliénant. Il ne s'agit donc pas de libérer les prolétaires, le genre humain, du travail, il s'agit plutôt de libérer le travail c'est-à-dire de permettre une libération des travailleurs dans le cadre d'une société où le travail serait décorseté de ses aspects aliénants.

### **B/L'aliénation est possible hors du travail**

Mon point suivant : ceci en fait est une thèse que l'on a plutôt souvent rattachée au jeune Marx, c'est une sorte de synthèse brillante, parce que Marx était en effet quelqu'un de brillant, entre les thèses de Hegel et les thèses de ses camarades matérialistes de l'époque, notamment les thèses de Feuerbach. En fait Hegel avait déjà quasiment dit la même, chose sauf qu'évidemment, il ne le dit pas à propos de la condition des classes laborieuses du système économique mais il parle du travail aliénant comme condition de réalisation de soi. Mais à travers une vision plus idéaliste, plus conceptuelle, de ce qu'on doit appeler « le travail, phénoménologie de l'esprit », autrement dit l'esprit pour Hegel ne peut pas se réaliser s'il ne travaille pas c'est-à-dire s'il ne se confronte pas à des phénomènes réels. Des phénomènes concrets qui finalement sont étrangers à lui-même, alors même qu'ils sont le produit de lui-même puisque à la base il n'y avait que pur esprit si on imagine qu'il y a eu une création.

Il y avait bien un esprit avant la création, cet esprit donc se retrouve en contradiction permanente avec une réalité phénoménologique qui le contrarie et qui l'aliène. En tout cas l'idée que l'aliénation pourrait être un processus qui est certes contrariant, mais un processus positif au bout du compte à travers un processus dialectique est une idée qui était déjà présente chez Hegel et que Marx a voulu simplement appliquer à des phénomènes plus matériels.

Je reviens à ce que Philippe Mengue avait évoqué sur le fait que l'idée de Marx, qui était un grand esprit, n'est pas toujours resté figé à ses thèses de jeunesse. Bien sûr que ces thèses ont évolué et qu'un certain Louis Althusser notamment dans les années 1960, et cela n'est pas par hasard, qu'il a proposé sa fameuse thèse sur la coupure épistémologique dont a parlé Philippe Mengue. L'idée étant qu'à partir de l'idéologie allemande, à partir d'un texte de 1846 donc peu de temps après les textes que j'ai cité précédemment, Marx serait devenu un tout autre Marx.

Il n'aurait pas du tout été le même, autrement dit on n'aurait pas le droit de lire le Marx de la cinquantaine par exemple à l'aune des écrits de jeunesse de Marx parce qu'il y aurait une vraie rupture. Et, selon notamment Althusser, il y avait cette idée que cette rupture était une coupure épistémologique, autrement dit que Marx lorsqu'il était jeune était encore dans l'idéologie et qu'à partir des années 1846-47 il a découvert la science, et que passant à une vision scientifique du capitalisme il aurait abandonné complètement ses thèses de jeunesse.



Louis Althusser 1918 - 1990

Pour tout vous dire, au début j'avais l'intention d'insister sur cet aspect-là, d'être plus détaillé sur l'aliénation et sur les thèses d'Althusser. Finalement j'ai voulu insister sur les points détaillés tout-à-l'heure donc je n'en dirai que quelques mots. Malgré tout je me posais la question de savoir où nous en sommes aujourd'hui par rapport à ces thèses d'Althusser ? Finalement ce sont des thèses des années 1960, les choses ont probablement bougé et je suis allé chercher quelques articles dont un que j'ai indiqué dans la bibliographie, un texte qui fait la synthèse de la manière dont aujourd'hui on interprète cette coupure épistémologique apparemment avec un certain consensus, en philosophie.

L'idée étant que, bien sûr, il y a une évolution mais que cette évolution n'est certainement pas une rupture mais beaucoup plus un changement de problématique philosophique : Marx découvre des problèmes nouveaux auxquels il s'intéresse de manière différente. Il fait évoluer sa pensée, mais il n'est pas en rupture complète avec sa pensée de départ.

Cela me semble d'ailleurs assez cohérent parce que moi-même comme économiste j'avais plutôt travaillé sur les textes non pas de jeunesse mais sur des textes tel que *Le Capital* notamment qui est un texte de vieillesse si j'ose dire, c'était en 1867 la première publication du *Livre 1* du *Capital*, donc le Marx de la maturité à presque 50 ans. Évidemment il ne dit plus la même chose, fort heureusement pour un homme de cette pointure, que ce qu'il pouvait dire dans les années 1840.

Mais ceci dit, j'avoue que comme j'ai fait le chemin à l'envers, puisque j'avais travaillé notamment sur les théories de la plus-value qui sont des théories vraiment intéressantes. La manière dont Marx lit le capitalisme à partir de ces théories de la plus-value, théories à partir desquelles Marx cherche à expliquer la nécessité dans un système capitaliste d'une escroquerie à destination du prolétariat. Il dit, par principe, le salarié, pour employer un terme plus contemporain, ne peut être que volé ne serait-ce qu'en partie d'une partie de la valeur qu'il ajoute au processus de production et il ne peut pas en aller autrement. Et en fait, quand on travaille sur les théories de la plus-value de Marx, il n'y a pas cinquante solutions pour lui donner tort, il y en a quelques-unes et la meilleure consiste en fait à refuser l'interprétation qu'il donne de la théorie de la valeur.

Autrement dit, si on arrive à dire « je ne suis pas d'accord avec Marx sur la théorie de la valeur », c'est-à-dire en fait sur l'origine de la valeur, alors à ce moment-là on peut ne pas être d'accord avec sa théorie de la plus-value mais c'est tout. C'est d'ailleurs une des raisons

pour lesquelles la plupart des économistes ont abandonné la théorie de la valeur qui pourtant n'avait pas du tout été inventée par Marx mais plutôt par David Ricardo, un économiste libéral au début du 19<sup>ème</sup> siècle qui, hélas pour lui, ne savait pas ce que Marx allait en faire.

C'est très intéressant parce que c'est quand même un économiste absolument pas marxiste. C'est un défenseur du système qui n'a pas connu Marx, il est mort bien avant que Marx ne soit connu et publié. C'était un économiste libéral qui avait inventé la théorie de la valeur travail qui est au centre de la théorie de la plus-value de Marx. Donc en fait on n'a pas d'autre choix pour la remettre en cause, que de renoncer à cette théorie de la valeur travail, fort heureusement les économistes qui ne sont pas à court d'idées généreuses et inventives en ont trouvé une autre, au moins, à lui substituer qui n'est pas meilleure mais qui est juste différente et qui permet d'éviter d'adhérer aux théories de la plus-value de Marx.

Les théories de la plus-value sont clairement des théories que l'on peut lire en termes d'aliénation. Quand j'ai lu, bien après les textes de jeunesse de Marx, je me suis intéressé à la philosophie après avoir été économiste. Je me suis aperçu qu'effectivement on pouvait faire le voyage en arrière sans aucune difficulté, relire les travaux d'économistes, d'un économiste comme Marx, les relire à l'aune d'une vision dialectique de l'aliénation. Pour moi il n'y a pas de difficultés, et donc j'ai été content de trouver un article récent de 2014 – 2015 qui dit, finalement que les travaux d'Althusser restent intéressants mais on ne parle plus de coupure véritablement mais plutôt d'évolution dans la pensée de Marx.

### **B/ L'aliénation est possible hors du travail**

Il se trouve que, bien sûr les choses ont évolué depuis que Marx est mort, et depuis que le 20<sup>ème</sup> siècle est passé. L'aliénation est possible hors du travail. Là où Marx, évidemment en bon hégélien, et puis cela tombait bien car cela fonctionnait très bien pour analyser le système capitaliste du 19<sup>ème</sup> siècle. Marx, évidemment, n'avait pas eu besoin d'imaginer l'aliénation ailleurs que par le travail.



**Max Horkheimer et Theodor W. Adorno**  
en avant-plan, avec **Jürgen Habermas**  
en arrière-plan, à droite, à Heidelberg en 1956.

Donc l'aliénation est possible hors du travail et cela a été la grande affaire du 20<sup>ème</sup> siècle avec plein d'exemples possibles. Je ne suis pas du tout exhaustif mais pour ne pas tourner toujours autour du même sujet, la fameuse école de la pensée critique ou de la théorie critique de l'Institut de Recherche Sociale de Francfort, qu'on appelle aussi parfois l'École de

Francfort. Les deux papes de l'École de Francfort que sont Max Horkheimer et Theodore Adorno qui ont signé un texte en allemand sur la dialectique, un texte très dialectique qui s'intitule en français *La dialectique de la raison*.

Mais la traduction n'est pas bonne puisqu'en fait le titre c'est *la Dialektik der Aufklärung* et ce titre-là signifie en fait *La dialectique des lumières*. Mais la dialectique des lumières, au sens de la philosophie des lumières qui elle-même donnait un rôle tout particulier à la raison. Et du coup, dans cette lecture critique, évidemment l'aliénation va être très présente puisqu'on est là face à des gens qui sont fortement inspirés par les lectures de Marx mais qui sortent d'un marxisme orthodoxe pour aller jusqu'à pratiquement mettre sur un pied d'égalité l'aliénation dans les systèmes capitalistes et l'aliénation, par exemple, dans les pays satellites de l'Union Soviétique à l'époque. Ce qui évidemment n'a pas fait plaisir à tout le monde.

L'École de Francfort n'a pas toujours été à Francfort puisque c'est un mouvement de pensée qui s'installe à l'université de Francfort sous la forme d'un Institut de Recherche Sociale en 1923. Le nazisme ne va pas tarder à arriver et au bout d'une dizaine d'années l'École de Francfort a dû déménager à New York où elle s'est installée dans les locaux de l'Université Columbia pendant de nombreuses années. C'est ainsi qu'elle s'est internationalisée, mondialisée, revenue en partie en Allemagne après la guerre mais en fait diffusée un peu partout dans le monde.

Leur théorie est une théorie de l'aliénation, les sociétés modernes dans lesquelles nous vivons aujourd'hui au 20ème siècle, pour *La dialectique de la raison*. En 1947, pour la première publication, ces sociétés-là sont des sociétés qui, finalement, résultent des lumières donc résultent d'un pari émancipateur et d'un pari sur la raison et finalement il y a eu une évolution dialectique. Il y a à la fois une progression, le développement de la raison, notamment sous sa forme technico-industrielle, technico, scientifico-industrielle, clairement il y a un aspect très positif dans l'évolution qui est dans la foulée du 19ème et du 20ème siècle donc de la pensée des lumières.

Mais en même temps, dialectiquement en fait, cette progression de la raison, cette progression de la science, cette progression de la connaissance, se paient au prix d'une régression dialectique qui prend quasiment la forme d'une aliénation qui semble beaucoup plus difficile à éviter que l'aliénation par le travail dans le système capitaliste tel que Marx l'avait envisagé puisque "il aurait suffi, dans la bouche de Marx, de renverser le capitalisme pour en finir avec l'aliénation".

Dans la vision que l'École de Francfort propose il ne suffit pas de sortir du capitalisme puisque chez son ennemi principal, à l'Est de l'Europe, l'aliénation n'en n'est pas moins existante, y compris aussi grâce à la raison technico, scientifico, industrielle, même si c'est sous des formes communistes, collectivistes soviétiques, staliniennes...

Donc à l'École de Francfort il y a notamment, ce qui est intéressant de notre point de vue, je passe sur l'aspect critique de l'aliénation dans les systèmes dits communistes, dits marxistes, et donc ce qui est intéressant de notre point de vue je crois c'est que vu que l'Union Soviétique s'est effondrée, c'est de montrer que la façon dont ils analysent le système capitaliste de leur époque est encore assez vivace, il y a des passages qui sont tout-à-fait intéressants à lire aujourd'hui et qu'il est intéressant de lire *Le Capital* de Marx aujourd'hui.

Donc il y a notamment cette fameuse question des industries culturelles qui est au

centre des thèses de l'École de Francfort. Les industries culturelles qui deviendraient, en fait, de plus en plus dominantes dans le monde moderne, dans le monde capitaliste contemporain et ces industries culturelles jouaient un rôle fondamental pour l'aliénation et l'abrutissement des masses. Les gens qui se pensent libres dans un monde dit libre, et qui sont en fait des aliénés complètement manipulés, soumis à un conformisme de masse : "Je suis libre d'aller à Eurodisney, je suis libre de regarder la télévision 24h/24h...", mais au fond derrière cette liberté se cache une aliénation qui est pire encore diront Horkheimer et Adorno parce qu'elle est plus hypocrite, parce qu'elle est moins visible, parce qu'il est aussi plus difficile de la déceler concrètement que l'aliénation brutale, si j'ose dire, par l'exploitation du prolétaire au 19ème siècle.

Je vous propose une citation, non pas issue du livre de Horkheimer et Adorno, mais d'un petit article signé par Adorno quelques années plus tard qui s'intitule *L'industrie culturelle* dans lequel il fait le point justement sur la manière dont ils ont écrit ce livre avant 1947, je trouve qu'il fait encore écho à l'actualité :

*L'impératif catégorique de l'industrie culturelle, à la différence de celui de Kant, n'a plus rien de commun avec la liberté. Il dit : tu dois te soumettre — sans préciser ce à quoi il faut se soumettre ; te soumettre à ce qui de toute façon est, et à ce que tous pensent de toute façon ; te soumettre comme par réflexe à la puissance et l'omniprésence de ce qui est. Par la vertu de l'idéologie de l'industrie culturelle, le conformisme se substitue à l'autonomie et à la conscience : jamais l'ordre qui en ressort n'est confronté avec ce qu'elle prétend être ou avec les réels intérêts des hommes.*

Il y a d'autres passages du même texte que je n'ai pas voulu reprendre pour ne pas me contraindre et aussi par manque de temps. Un passage dans lequel Adorno dit *ne vous laissez pas convaincre par ceux qui vous rétorquent que la culture de masse c'est la culture populaire, que c'est la culture que les gens veulent*, effectivement Adorno dit *mais pas du tout ce n'est pas du tout* « le client est roi », *ce n'est pas du tout* « le consommateur est roi » *c'est au contraire le consommateur est le* « gogo » *pour lequel toutes ces industries préparent des éléments qui contribuent à son abrutissement permanent.*

C'est juste pour donner un exemple, ce n'est plus le travail, à la limite une société de loisirs qui serait organisée par les industries culturelles pourrait, selon Horkheimer et Adorno, être tout aussi, si ce n'est, plus aliénante que ce que Marx disait par rapport au travail.

Et puis il y a bien sûr les thèses d'Hannah Arendt dont on a beaucoup parlé au 20ème siècle, Hannah Arendt qui connaissait bien les gens de l'École de Francfort pour les avoir croisés à Francfort et à New York où elle-même a dû s'expatrier. Elle ne partageait pas tout et loin de là avec l'École de Francfort, notamment, elle n'appréciait pas du tout le rapport assez négatif qu'ils avaient eu avec Walter Benjamin dont elle avait été une intime.

En bref, ce sont des gens qui se sont connus, croisés, fréquentés même s'ils ne pensent pas du tout les mêmes choses. Pour Hannah Arendt clairement le travail est aliénant, le travail n'est qu'aliénant, elle va bien au-delà de Marx puisque Marx considère qu'il n'y a que la forme salariée du travail ou la forme du servage ou la forme de l'esclavage, bref il n'y a que des formes sociales du travail qui peuvent devenir aliénantes mais pas le travail en soi. On peut libérer le travail de sa gangue aliénante pour finalement que le travail devienne émancipateur.

Hannah Arendt considère dans la tradition grecque antique que le travail est quelque chose que l'humanité a toujours voulu fuir parce que c'est précisément une chose qu'il faut fuir parce que c'est une chose qui nous abrutit, qui nous rend fou, qui nous rend malade, qui nous aliène quoiqu'on en fasse et quel que soit le système dans lequel on est.

Donc c'est clair qu' Hannah Arendt sur ce point-là enfonce le clou même si elle est dans l'opposition par rapport à Marx. Ceci dit Hannah Arendt n'a jamais considéré que le travail soit le seul facteur d'aliénation des masses, comme elle le dira au XXème siècle et il y a notamment deux autres aspects qui d'ailleurs étaient assez saillants dans la citation que j'ai utilisée à la fin de mon introduction : la question des masses, des masses de gens, des masses d'individus, des masses dites populaires, qui ont joué un rôle évidemment incontournable dans l'avènement de tous les systèmes totalitaires quelles que soient les formes de ces totalitarismes.

La masse pour Hannah Arendt n'est pas quelque chose, contrairement à ce qu'on dit parfois, ce n'est pas péjoratif, ce n'est pas élitiste vis-à-vis des gens. Il ne s'agit pas de dire, par exemple, que la masse se distinguerait des élites qui ne seraient pas noyées dans la masse, que les gens cultivés ne seraient pas plus noyés dans la masse ou immergés dans la masse que les gens qui ne le sont pas, que les riches seraient moins dans la masse que les autres. Non, il ne s'agit pas du tout d'une vision élitiste et clivante, il s'agit d'une vision presque sociologique ou anthropologique de la masse et en fait l'idée que nous ne pouvons rien faire ensemble à partir d'un certain nombre et quand ce nombre devient trop massif finalement, le fait d'être avec les autres n'est plus quelque chose que nous pouvons vivre comme une forme d'action collective.

On ne dira pas à partir de combien, peut-être que des technologies, des manières de faire, permettent d'être à beaucoup sans forcément être noyé dans une masse. La question n'est pas de savoir exactement combien, mais la question est qu'il y a un seuil très clairement à partir duquel les êtres humains perdus, noyés dans une masse d'individus, sont en fait complètement abrutis par cette masse et dominés par les lois de cette masse, des lois conformistes, des lois qui nécessairement nous soumettent à ces mécanismes sans même que nous puissions y réfléchir, les délibérer, les contredire...

Donc, les masses, chose très importante chez Hannah Arendt parce qu'elle a vécu le nazisme et qu'elle a pensé les systèmes totalitaires à partir de cette expérience du nazisme et aussi de l'expérience des camps. Elle a été en camp de concentration, elle a donc vu ce que c'était, et elle a compris aussi elle-même la nature profondément aliénante de cette expérience qui n'a rien à voir avec le travail, car vous pouvez être soumis à des masses sans évidemment travailler. Vous voyez bien que cela rejoint un peu ce que disent Adorno et Horkheimer sur la question des industries culturelles, même si elle le dit d'une autre manière.

Un autre aspect qui a souvent été l'un des « dadas », si j'ose dire l'un des sujets fondamentaux d'Hannah Arendt, c'est la fameuse question, qu'elle partage d'ailleurs avec son contemporain George Orwell, de l'absence de frontières nettes et de la porosité entre le domaine privé et le domaine public, qui sont pour Hannah Arendt une source d'aliénation absolument inéluctable, contre laquelle il est très difficile de lutter parce que souvent on accepte cette porosité entre sphère privée et sphère publique, soit parce qu'on ne la pense pas soit parce qu'on la pense mais qu'on y trouve un avantage, un intérêt.

L'exemple typique étant l'intérêt que nous avons tous, chacun à notre niveau, en

utilisant certaines technologies de l'information, ce n'est quand même pas facile de résister à toutes les technologies de l'information : téléphone portable, réseaux sociaux, ordinateurs, internet... Or, évidemment, nous sommes systématiquement soumis à des compromis par rapport à cette question de la porosité entre espace privé et espace public à partir du moment où nous voulons utiliser ces systèmes et où nous voulons en bénéficier. Par exemple si vous interdisez la géolocalisation sur votre smartphone, vous perdez les trois quarts des fonctionnalités que vous apporte le smartphone donc personne ne peut dire qu'il n'est pas averti, il y a même des tas de messages d'alerte où l'on se sent obligé de cliquer "OK" sinon on n'a pas accès au service que l'on a demandé.

Donc là on a l'illustration très claire, très quotidienne de ces petits compromis du quotidien qui font cette porosité entre espace privé et espace public et qui créent quelque chose de profondément aliénant au sens d'Hannah Arendt .

Sans connoter, pour l'instant, de l'aspect positif ou pas de ces aliénations vous voyez bien que ni chez Adorno et Horkheimer, ni à l'École de Francfort, ni chez Hannah Arendt l'aliénation n'est positive, mais j'en ai parlé non pas pour vous dire qu'elle n'était pas positive, j'en ai parlé juste pour dire que depuis Marx on a progressé et que l'on a trouvé bien d'autres facteurs d'aliénation que le travail. Le travail pouvait dans un certain nombre de cas, comme ceux que j'ai évoqué, rester l'un des facteurs d'aliénation mais cette fois-ci devenant un facteur d'aliénation parmi les autres.

### **C/ L'étrangèreté au monde du philosophe**

Il n'en reste pas moins que, tant qu'on en reste à l'idée que d'un mal pourrait sortir un bien, que donc de l'aliénation nous pourrions espérer une quelconque émancipation, le risque de confusion demeure. J'ai mis volontairement une expression qui n'est pas bonne, qui n'est pas juste, le côté fondamentalement positif de l'étrangement et le côté fondamentalement négatif de l'aliénation. Du coup on pourrait parler tant que l'aliénation est vue comme quelque chose directement ou indirectement positif, on pourrait parler finalement de l'aliénation comme étant émancipatrice du philosophe, de Socrate à Hannah Arendt puisque Hannah Arendt elle-même reprend en détails cette réflexion. Et c'est cela qui est intéressant : elle n'a pas pu passer à côté, et ce n'est pas la seule à ne pas passer à côté mais l'idée c'est que, dès le départ, c'est une thématique qui intéresse beaucoup Hannah Arendt, cette thématique de l'étrangèreté au monde du philosophe.

Je vous avais parlé lors de la séance de cours de Joëlle Molina du fait que toute jeune Hannah Arendt avait écrit sa thèse de doctorat sur la philosophie d'Augustin, or déjà ce qui l'intéressait chez St Augustin, ce philosophe chrétien de la fin de l'empire romain, c'était son caractère un peu étranger au monde.

Cette idée qu'Augustin est un des derniers citoyens de Rome qui vit justement à l'époque où Rome est pillée et mise à sac par les barbares, et finalement vivant cette période-là, tient ce fameux sermon sur la chute de Rome, dont tout le monde a entendu parler. Magnifique sermon dans lequel Augustin commence d'abord par partager les lamentations de ses contemporains "*rendez-vous compte Rome mis à sac par des barbares, des incultes, des gens qui ne comprennent rien à rien, qui détruisent des œuvres, des chefs d'œuvres, tout ce qui nous a fait est en train de disparaître sous nos yeux*".

C'est triste évidemment, malgré tout ce que nous pouvons penser ou ne pas penser, sur le système actuel si nous voyions par exemple Paris capitale du 19ème siècle disparaître



sous nos yeux, on ne peut pas dire que cela ne nous ferait pas quelque chose. De la même façon que nous sommes tous effondrés lorsque nous voyons des barbares divers et variés détruire des œuvres ici ou là, parce qu'elles ne correspondraient pas à telle vision idéologique, religieuse, intégriste ou je ne sais trop quoi...bien sûr Augustin se lamente avec ses fidèles.

Et puis après s'être lamenté, il dit : "oui c'est triste, mais cela n'est que la fin d'un monde, cela n'est pas la fin du monde" et je vous propose de regarder les choses en nous éloignant de ce monde dans lequel nous sommes, de ce monde qui nous a faits, en nous regardant un peu comme étant étrangers à ce monde-là et à regarder évidemment là-haut qu'est-ce qui se passe, parce que quand même Augustin était un évêque, un évêque algérien d'ailleurs, évêque d'Hippone. Actuellement c'est sur le territoire algérien, si je ne me trompe pas, et donc finalement ce caractère étranger, d'étrangement, plaît beaucoup à Hannah Arendt lorsqu'elle était jeune femme.

Cette question, elle va la reprendre dans de très nombreux textes, et notamment dans la *Condition de l'homme moderne* dans le 1<sup>er</sup> chapitre dont le titre est *La condition humaine*, elle évoque notamment la figure de Socrate. La figure de Socrate comme l'étranger du monde auquel il appartenait, celui qui a su toujours regarder le monde, son monde avec les yeux de l'étranger. Précisément cela ennuyait le monde, ce n'est pas ce que dit Hannah Arendt, mais c'est bien sûr son côté étranger permanent faisait qu'il posait toujours ses fameuses questions : la maïeutique, qui faisait qu'il n'était jamais content et qu'il disait : "je suis un emmerdeur, je suis un taon et une torpille".

Un emmerdeur comme toute personne qui refuse de regarder son monde autrement qu'avec les yeux d'un étranger et Hannah Arendt dit même que c'est la raison fondamentale pour laquelle les athéniens l'ont condamné à mort. Raison fondamentale pour laquelle Socrate lui-même qui aurait pu, d'après ce qu'en disent ses disciples, échapper à cette condamnation, n'a pas souhaité que cette échappatoire ait lieu et donc a bu la ciguë et en fait elle dit que c'est cette condition particulière dans le monde qui était le sien à la fois les pieds dedans la tête dehors si j'ose dire. C'est cette condition-là qui fait de Socrate le modèle même de la pensée.

C'est-à-dire non pas de la pensée au sens de la production de concepts, au sens d'une activité intellectuelle, mais au sens du dialogue socratique de soi à soi, de la capacité, finalement, à se dédoubler par la pensée et à rester en permanence en dialogue avec soi-même.

Et cette idée fait que, à partir de ce moment-là, la question de l'étrangement évidemment n'est pas du tout la même chose que la question de l'aliénation, Socrate n'est pas un aliéné.

Ceci dit tant que l'on n'est pas sorti d'une vision eschatologique de l'aliénation, tant que l'on n'est pas sorti d'une vision potentiellement positive et émancipatrice de l'aliénation on peut maintenir cette confusion sans grand danger.

Je vous proposerai en deuxième partie de faire cette distinction.